Document généré le 11 oct. 2024 23:28

Revue d'histoire de l'Amérique française

Correspondance de sir Joseph Dubuc (suite)

Volume 20, numéro 4, mars 1967

URI : https://id.erudit.org/iderudit/302619ar
DOI : https://doi.org/10.7202/302619ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(1967). Correspondance de sir Joseph Dubuc (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *20*(4), 625–630. https://doi.org/10.7202/302619ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1967

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DOCUMENTS INÉDITS

CORRESPONDANCE DE SIR JOSEPH DUBUC *
(suite)

CORRESPONDANCE DU NORD-OUEST
(pour "La Minerve")

Fort Garry, 17 juin 1870.

Nous sommes venus plus rapidement que nous ne pensions. Nous avons passé à Pembina à deux heures ce matin, et nous sommes arrivés à Fort Garry cette après-midi à trois heures.

Des deux côtés de la rive, sur un espace de plus de 25 milles, nous voyions un grand nombre de personnes sortir de leurs demeures et venir saluer le Père Ritchot monté sur la partie supérieure du vaisseau. C'était un spectacle vraiment touchant. Son arrivée à Fort Garry fut aussi saluée par un feu roulant de mousqueterre et d'artillerie qui dura plus de vingt minutes. L'enthousiasme était à son comble. La joie rayonnait sur toutes les figures.

M. le Président nous fit l'accueil le plus cordial. Il nous exprima les inquiétudes que le retard des délégués avait causées parmi la population. Cependant au milieu de cette attente fébrile et si pleine d'angoises, les chefs ont réussi à faire régner la paix; l'entente et la tranquillité.

Après être resté quelques quarts d'heure au Fort Garry, le Père Ritchot traversa à l'évêché. Pour moi, je loge *pensionnairement* à la Maison du Gouvernement Provisoire.

19 juin, 1870.

Comme la malle ne part que demain, j'ajoute quelques mots.

Ma première impression du pays est des plus favorables. Le terrain est extrêmement fertile; le climat est salubre; les

* Voir notre *Revue*, XX: 291-292, 430-446.

habitants en général sont d'une sincère et franche affabilité qui impressionne. Le site de Fort Garry, St. Boniface et Winnipeg formant un trépied, est intéressant. Le Fort Garry est situé à l'embranchement des rivières Rouge et Assiniboine. A un quart de mille plus bas, sur la même rive, s'élève la petite ville de Winnipeg. St. Boniface se trouve en face de Fort Garry, sur la rive droite de la Rivière Rouge.

Hier, nous sommes allés voir Monseigneur Taché, qui nous a reçus avec sa bienveillance et son affabilité ordinaire. Nous avons aussi rencontré Monseigneur Clut, qui a été malade en route et dont la santé est encore chancelante. Cependant, il doit partir mercredi pour ses missions.

Nous avons assisté aujourd'hui à la procession du St. Sacrement à St. Boniface. Elle s'est faite avec beaucoup de pompe, de solennité et de véritable piété.

Dans ma prochaine, je vous donnerai d'autres détails sur les affaires du pays.

J. D.

Fort Garry, 2 juillet 1870.

On doit plaindre ceux qui ont des cauchemars: ils souffrent tant. Ils voient ce qui n'est pas, des sons lugubres frappent leurs oreilles, des monstres se dressent devant eux. Quels tourments! A ce titre, il faut plaindre le *Telegraph* de Toronto. Son cauchemar, c'est le Nord-Ouest, c'est le clergé catholique de la Rivière-Rouge, c'est le gouvernement provisoire, c'est Riel. Il ne peut goûter un instant de repos. Toujours ce fantôme infernal le poursuit. Mon Dieu, réveillez-le. Pourtant, s'il ne dormait pas: si sa fureur maniaque était consciente et volontaire ! Ah ! il faudrait le plaindre encore plus.

Réellement, il fait peine à voir tout le mal qu'on se donne à Toronto pour fausser l'opinion publique sur le Nord-Ouest, en dénaturant les faits, en forgeant des nouvelles contradictoires, en inventant d'odieux mensonges.

Aujourd'hui on dira que Riel se déclare indépendant, demain qu'il recherche l'annexion. On avance qu'il se prépare à la résistance, puis, qu'il se dispose à passer aux Etats-Unis; on dit qu'il expulse les feniens du territoire, et en même temps qu'il les appelle à son secours, que le peuple ne veut pas du bill de Manitoba et que Riel seul s'y oppose. Et ces nouvelles on les

tient toujours d'un *homme respectable* qui arrive immédiatement de Fort Garry. Seulement cet homme respectable n'aime pas à dire son nom. Voilà comment on exerce la mission d'éclairer le peuple.

Ces nouvelles sont non seulement contradictoires, mais toutes fausses, complètement fausses. Quelquefois on brode sur un thème qui a du vrai, mais ici tout est de pure invention. Il n'est nullement question d'aucune de ces choses. On est tout ébahi ici de voir ces rapports invraisemblables. Sans doute étant sur les lieux, voyant se passer le moindre incident, entendant tout ce qui se dit on doit tout ignorer, tandis qu'à Toronto, dans cet Eden de l'Orangisme, on doit avoir la science infuse de tous ces faits là. Voilà comment les braves torontoniens nous apprennent ce qui se passe au milieu de nous.

Je me permettrai pourtant de rectifier les assertions de l'oracle ontarien.

Riel n'a jamais dit ni donné à entendre qu'il voulait l'indépendance. La pensée de faire de la petite colonie de la Rivière Rouge un royaume indépendant, dénoterait un peu plus que de l'extravagance, et la position que M. le président a conquise, prouve autre chose chez lui.

Riel ne recherche pas l'annexion. Il aime les institutions britanniques; mais il les veut pour son pays dans toutes (sic) leur extension, sur un pied d'égalité avec les autres provinces.

Il n'a pas l'intention de s'opposer aux troupes, parce qu'il sait qu'elles viennent dans un but pacifique et qu'elles serviront au maintien de la paix.

On prétend qu'il veut passer les frontières. Après s'être dévoué comme il l'a fait pour son pays; après avoir exposé sa vie dans une foule de circonstances, après avoir vu plusieurs fois des pistolets armés s'appuyer sur son front, et cela sans trembler ni reculer d'un pas, la seule idée de fuir le fait rire.

Il a expulsé les chefs féniens; donc il ne demande pas leurs secours.

Quant à l'acte de Manitoba, tout le monde est très satisfait. M. le Président lui-même le trouve extrêmement favorable. Il disait encore hier qu'il faudrait être insensé ou éminemment pervers pour ne pas reconnaître les avantages conférés par ce bill.

L'autre jour, on apprenait, toujours par la voie de Toronto, qu'il y avait 40 féniens de rendus à Winnipeg, et qu'un plus grand nombre devaient arriver prochainement. Encore une fois, les bras en tombent aux gens d'ici qui voient de telles nouvelles. Winnipeg est une petite ville moins considérable que la plupart de nos villages du Canada. Un seul étranger n'y peut guère entrer sans que tout le monde le voie. Qui sait si ces coquins de féniens ne se cachent pas dans les catacombes !

Dans le *Daily Telegraph* du 10 juin, que j'ai sous la main, je lis que Riel a annoncé au peuple que l'expédition faisait volte-face et retournait au Canada. Pourquoi ne pas ajouter qu'il leur a promis de faire rebrousser chemin au soleil, afin de plonger les troupes dans d'épaisses ténèbres ? Ce serait tout aussi vrai.

J'y lis encore que Riel ouvre toutes les malles au moment où elles *entrent au Fort Garry*, et détruit tous les journaux et lettres qui parlent de l'expédition. C'est en vertu de cela sans doute que je lis de si belles choses. Que le *Telegraph* me permette un petit renseignement, c'est que la malle n'arrête pas même au Fort Garry. Ell se rend tout droit à Winnipeg, chez M. Bannantyne, maître de poste, qui est un homme d'une honnêteté et d'une respectabilité au-dessus de tout soupçon, lequel distribue lettres et journaux à qui de droit. Ce qui est adressé au Président lui est apporté au Fort par son propre commissionnaire. C'est ainsi que les choses se font.

Le même journal contient plusieurs autres énoncés également véridiques sur Riel et Mgr. Taché. Voilà la bonne foi de ces soi-disant loyaux pur sang. D'où leur vient cette rage de mentir ? Que veulent-ils ? Ah! on comprend leur but. Ils voulaient faire de cette colonie une annexe d'Ontario et s'emparer du pays au détriment des métis. On sait bien que ce n'était pas l'intention du gouvernement canadien; mais les honnêtes orangistes de Toronto voulaient en venir là. Leur fureur vient de leur désappointement.

Toutefois, ils n'abandonnent pas la partie. Ils crient, ils vocifèrent, ils inventent des nouvelles dans un double but: d'abord pour exaspérer le peuple de la Rivière-Rouge et lui faire prendre quelque détermination funeste et compromettante; et ensuite pour attirer sur cette colonie les foudres de l'Angleterre. Mais les métis, qui ne s'y laissent pas prendre, maintiennent la paix, demeurent loyaux, n'est-ce pas enrageant ?

Ce qui fait surtout monter la bile du *Telegraph* et du *Globe*, c'est l'amnistie. Comment! on ne tuera personne! On dirait qu'il

leur faut une hécatombe humaine. Ils ont soif du sang de Riel et des principaux de la colonie. Une bouchée de Monseigneur Taché leur serait délicieuse. Modérez vos transports, Messieurs. L'Angleterre qui aime et protège ses sujets, ne cèdera pas à vos suggestions sanguinaires. L'amnistie viendra. Elle viendra à temps; et en dépit de vos machinations pernicieuses, la paix et la concorde règneront dans le pays. La population métis catholique de la Rivière-Rouge demeurera fidèle et loyale à l'Angleterre. D'ailleurs, elle n'a jamais eu l'intention de se soustraire à l'allégeance britannique. Elle voulait entrer dans la Confédération avec les mêmes droits que les autres sujets anglais, et non pour y venir muselée et servante, sinon esclave, d'une autre province de la Puissance. Direz-vous que ses prétentions étaient injustes ?

On se plait, toujours dans le même centre de véracité, à représenter Riel comme un tyran despote et insupportable. Rien n'est plus faux. Les métis d'origine française l'aiment et le considèrent; ceux d'autre origine le respectent, à l'exception sans doute d'une très minime coterie aveuglée par le fanatisme, et ennemie de l'ordre, comme on en rencontre partout. Il est ferme et énergique: mais avec justice et discrétion. Plusieurs personnes influentes qu'il a emprisonnées dans les premiers temps, pour des motifs raisonnables, sont devenues depuis ses amis dévoués. Sont-ce là des signes de despotisme injuste et arbitraire ?

Il est loyal et généreux, plusieurs de ses ennemis l'ont éprouvé. Il est sincère et a toujours agi consciencieusement dans l'intérêt de son pays.

Je sais que ces remarques surprendront, accoutumé que l'on est à entendre tout le contraire. Et on a beau à mentir sur un pays si éloigné. On entasse des montagnes de faussetés avant que la première nouvelle nous en parvienne. Lorsqu'on répond, l'attention est attirée sur un autre point, et souvent l'impression est restée. N'importe, il ne faut pas craindre de dire la vérité quand le mensonge se produit avec tant d'outrecuidance. D'ailleurs je défie qui que ce soit, qui voit les choses de près, de me contredire.

Si Riel eut eu pour mobile une ambition égoïste et mesquine, il n'aurait pas refusé, comme il l'a fait, les sommes énormes qui lui ont été offertes de différents quartiers pour abandonner ses projets. Il a répondu chaque fois: "On n'a pas assez d'argent pour m'acheter." Peut-être que plusieurs de ceux qui crient si fort contre lui auraient été plus accessibles à cet argument là.

Riel n'a donc pas l'intention de retenir le pouvoir. Sentant dans sa conscience que tout ce qu'il a fait l'a été pour la bonne cause, pour le bien de ses concitoyens: ayant d'ailleurs reçu l'assurance que l'expédition a un but pacifique, et qu'il y aura amnistie pour empêcher les sinistres desseins des fanatiques désappointés qui sont altérés de sang, il demeure dans une complète sécurité. Il est persuadé que les choses s'arrangeront avec une entente parfaite. Dès que le nouveau gouvernement sera organisé, il retournera sur la ferme de sa mère, se livrera à l'étude, tout en suivant de près les affaires du pays. C'est là son plan.

Mais si les choses prenaient une autre tournure, si on allait le tromper, si les ennemis de l'ordre et de la paix parvenaient à faire prévaloir leurs principes sanguinaires, si on lui présentait une palme d'une main et un poignard de l'autre, naturellement ça changerait la question. Il ferait alors ce que tout homme de cœur devrait faire. Et il serait secondé plus puissamment qu'on ne pense. Il n'en a pas dit un seul mot, mais tout le monde sait cela. Après les efforts qu'il a faits pendant plusieurs mois pour le maintien de la paix, après l'énergie qu'il a déployée pour empêcher les horreurs d'une guerre civile désastreuse, il n'a pas lieu de s'attendre à ce qu'on lui fasse une guerre personnelle.

Voilà où en sont les choses.

J'ose croire que le public non préjugé, sera bien-aise de voir rectifier un peu l'impression fausse, créée par des criailleries intentionnellement erronées, des deux feuilles Torontoniennes.

JOSEPH DUBUC.

(*à suivre*)